

Rawdon, le 4 septembre 1952

Mon cher Marcel,

Je t'envoie aujourd'hui quelques lettres pour toi reçues ici; la seule qui me paraisse peut-être d'importance, je la mets sous ce pli; je mets les autres avec un journal.

Mon pauvre chou, c'est bien désolant que tu aies un si vilain rhume — tout cela parce que tu ne profites pas assez du soleil, j'en ai peur. Tâche de te mettre au soleil, de temps à autre, avant que la belle saison soit terminée, encore une fois. L'été prochain, nous irons à la campagne ensemble, je le souhaite. Il te faudrait du soleil, des exercices en plein air et une vraie détente telle que n'en apporte que la vie aux champs.

Il fait assez beau encore ici, mais plutôt frais à présent. Le village s'est à peu près vidé des estivants, du gros de la population flottante. Je l'aime mieux ainsi, dans sa vie authentique.

J'ai terriblement hâte de rallier Boston et de t'embrasser, mon chéri; n'était la crainte, en interrompant mon travail, de perdre la flamme, alors que je vois enfin le but, je perdrais patience et t'arriverais par le premier train. Mais patience! La fin est en vue, et cela ne sera plus long. Je prendrai un bon repos avec toi, alors, car en vérité, j'ai fait un travail de forçat cet été. Si encore il y paraissait!

J'espère que de ton côté tu continues à être satisfait. Souhaite-m'en autant. Moi aussi, tu sais, j'ai besoin d'être encouragée — même un cheval éprouve ce besoin — et, de ta part, un mot d'approbation m'est si bienfaisant.

Soigne-toi, tâche de te débarrasser de ce rhume au plus tôt — et prends ensuite des vitamines D. Puisque cela aide les patients, pourquoi cela n'aiderait-il pas les docteurs.

À bientôt, chéri. Je t'embrasse tendrement.

Gabrielle